

Lettres d'Espagne

Avant de quitter l'Europe pour les Etats-Unis, Gottschalk fait une tournée triomphale en Espagne. Il y restera de septembre 1851 à novembre 1852. Il envoie alors les lettres suivantes à sa mère restée à Paris. Celle-ci les renvoie à son père à la Nouvelle Orléans qui les transmet ensuite au journal local, « The Daily Picayune ». Ce dernier les traduit en anglais avant de les publier.

Un artiste américain à la cour de Madrid

Triomphe au balcon

N'ayant pas retrouvé les originaux en français, vous trouverez ici la « détraduction » de la version anglaise du Daily Picayune.

1. Un artiste américain à la cour de Madrid

Lettre parue dans le Daily Picayune du 30 décembre 1851. On peut aussi la trouver, quasiment à l'identique, dans la préface de Clara Gottschalk de la première édition des *Notes of a Pianist*¹.

Gottschalk raconte dans les détails son accueil par l'aristocratie et la famille royale. Le conflit cubain entre l'Espagne et les Etats-Unis rend les choses plus difficiles pour Gottschalk comme l'indique la première lettre. La réception finalement accordée, racontée dans la deuxième, a certainement pour origine les relations que Gottschalk a pu tisser dans l'aristocratie espagnole.

Madrid, 17 novembre

La Reine n'a pas encore décidé de m'autoriser à jouer devant elle. L'aristocratie se montre elle-même plutôt réservée à mon encontre. On dit que la Reine, en apprenant que je suis américain, s'est exclamée qu'elle n'encouragerait jamais un artiste de ce pays. Que ce soit vrai ou pas, la rumeur s'est répandue à l'étranger et les courtisans n'aiment pas me montrer une trop grande marque de courtoisie de peur d'irriter Sa Majesté. Je ne peux cependant me plaindre actuellement ; ils sont extrêmement aimables avec moi, et pour cette raison : son Excellence le Duc de Riansares, époux de la Reine Mère Christina, me reçoit fréquemment et me traite de la meilleure manière possible. La Reine Mère m'a aussi envoyé une invitation au bal et souper qu'elle doit donner dans son palais le 19 courant, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa fille. La Reine Isabel, le Roi, la Reine, les enfants royaux et toute la cour seront présents.

Madrid, 19 novembre

A peine étais-je rentré de la poste où je vous ai envoyé ma dernière lettre, que le secrétaire privé de son Excellence le Duc de Riansares est venu en toute hâte m'annoncer que sa Majesté la Reine souhaitait m'entendre jouer dans ses appartements le soir-même, devant une assistance choisie, et sans le cérémonial habituel. L'assistance choisie serait le Roi, la Reine, la Reine Mère et le Duc. C'est la plus grande marque d'honneur qui puisse m'être faite dans cette cour ; je serai ainsi le premier artiste jamais admis si librement dans les appartements privés du palais. Mon secrétaire a immédiatement mis son meilleur veston, des gants blancs, etc. et escorta mes deux pianos vers le

¹ R. Hamel dans « *LM. Gottschalk et son temps* » propose sa propre « détraduction » de cette version.

parloir de sa Majesté. A 9 heures du soir, le pianiste du roi est venu me chercher et, en un quart d'heure, nous étions au pied du grand escalier du palais.

En haut de l'escalier deux sentinelles nous arrêtaient. Un officier demanda nos noms et nous pûmes alors traverser une longue galerie splendidement décorée où, tous les 6 mètres, un hallebardier montait la garde, enveloppé dans sa cape. Au bout de la galerie, un officier nous reçut et nous introduisit dans un grand salon, décoré dans un style merveilleusement éclatant. Nos manteaux nous furent alors enlevés. Deux grands hommes de fière allure, certainement des domestiques, se tenaient devant la cheminée pour se réchauffer. Ils attirèrent mon regard par la richesse de leur tenue avec du tissu bleu brodé d'or, des hauts-de-chausses, des bas de soie blanche et des épées de cour.

Un jeune aristocrate, vêtu d'un costume de cour des plus riches, couvert de décorations et rubans, nous fit entrer dans l'antichambre et nous demanda d'attendre. Il alla demander au chambellan en service si nous pouvions être présentés à sa Majesté. Un moment après, nous entrâmes dans la « Salle des Gentilshommes », où cinq ou six officiers royaux en costume de cour attendaient les ordres de Sa Majesté.

Nous passâmes encore à travers un grand salon, et arrivâmes enfin dans un appartement carré. Sur un côté se trouvait une porte cachée par des tapisseries et ouvrant sur une salle où Sa Majesté devait nous recevoir. Le jeune noble qui nous accompagnait fit un certain signal à cette porte. On lui répondit et nous fûmes introduits.

Au début, je fus complètement ébloui par le flot de lumière qui inondait le salon. Un jeune homme, à l'apparence fort élégante, se tint devant moi et me dit en bon français, avec un sourire et un ton de voix très agréables « Ah, Monsieur Gottschalk, je suis vraiment ravi de recevoir un homme de votre talent. C'est une chance pour l'Espagne d'avoir un pianiste dont la si large réputation repose sur de si solides bases ! » Ce jeune homme aimable et gracieux était le Roi. Une dame, de grande taille et d'un âge certain, mais très digne et courtoise, se leva à mon entrée et me salua avec la plus grande affabilité. La Reine Mère ! Derrière sa chaise se tenait le Duc, son mari, que je connaissais déjà. Le Roi, avec une vraie délicatesse, de façon à ne pas m'obliger à demeurer seul debout devant la royauté – comme requis par l'étiquette – se tint près de moi toute la soirée. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de plus aimable, poli et courtois, ayant la plus heureuse manière de trouver les mots qui vont au cœur de l'artiste.

Un froissement de soie annonça l'approche de sa Majesté. Le Roi s'approcha de moi et dit « Monsieur Gottschalk, c'est la Reine ! » La tapisserie devant la porte fut levée et la reine Isabel entra. Elle reçut mes salutations avec le plus gracieux sourire.

La Reine est très grande et corpulente. Elle a de beaux yeux bleus, des cheveux châtons, et des lèvres épaisses. Après un moment de silence, Sa Majesté me dit en espagnol « Quand vous serez tout à fait prêt à jouer, Monsieur, je serai ravie de vous entendre ». J'ai d'abord joué mon *duo pour deux pianos*², assisté par le pianiste du Roi. Pendant le *finale*, qui est à grand effet, j'ai entendu sa Majesté se lever, quitter son siège et se placer derrière ma chaise. Le Roi était à ma droite, s'appuyant sur le piano, la Reine Mère un peu plus loin. Plusieurs fois, je pus entendre la Reine s'exclamer en Espagnol, « Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi beau ! » Une fois le morceau terminé, le roi vint me complimenter ; et la Reine me dit. « Très bien, Monsieur Gottschalk ; c'était très bien ! » Le Roi me demanda le « Bananier », une de mes compositions sur un air Créole que vous, à la Nouvelle Orléans,

² D'après les programmes des concerts de l'époque, il s'agit de la transcription de Jerusalem pour deux pianos ;

devez avoir souvent entendu. « Je la joue » dit le Roi ; « c'est une de mes pièces favorites ». J'ai joué la pièce et la Reine et sa mère semblèrent charmées. Le Roi me demanda un nouveau morceau. J'ai joué la « Danse Asiatique »³, qui produisit un effet aussi puissant que ses prédécesseurs. La Reine vint à moi et m'adressa un compliment conçu dans les plus gracieux termes ; elle me demanda alors un autre morceau. J'ai joué la « Moissonneuse ». Le Roi dit « C'est de la bonne musique, Monsieur Gottschalk ; de la pure poésie. Elle ne sera pas appréciée en Espagne : les seuls pianistes que nous admirons ici sont ceux qui exécutent des tours acrobatiques sur leur instrument »

Une conversation d'une demi-heure s'ensuivit quand la Reine dit quelque chose au Roi que je n'ai pas entendu. Il se tourna vers moi et me dit que sa Majesté insistait pour entendre un morceau que je lui avais dédié, la « Bamboula », un autre bel air créole. « Nous apprécions beaucoup ce morceau » dit le Roi, « que je joue fréquemment moi-même ou fais jouer pour moi. » J'ai prié leurs Majestés d'avoir un peu d'indulgence pour moi au cas où je leur plaise moins que pour les autres morceaux, car je ne l'avais pas joué depuis un long moment. « Vous dites ! » répondit le Roi, plaisantant : « Alors vous devez la jouer pour nous, car je voudrais voir de quelle manière vous pouvez mal jouer. » J'ai joué la « Bamboula » et le Roi et la Reine apparurent très étonnés. La Reine Christina déambulait dans la pièce, fredonnant l'air et s'exclamant alors et ensuite, « que c'est beau ! » La Reine me fit un autre compliment très flatteur et le roi conversa avec moi une autre demi-heure. La Reine Christina lui dit : « Sire, l'amusement de ce soir devrait renforcer votre goût pour le piano » « Ah, madame » répondit le Roi, « mon piano restera clos toute la journée de demain ; Je n'aurai pas le courage de le toucher pendant un certain temps, je le crains. »

J'avancai alors vers Sa Majesté et retournai mes remerciements pour la manière si flatteuse avec laquelle j'avais été si heureusement reçu. « C'est Moi, monsieur. » dit la Reine, gracieusement « qui devrait vous remercier pour la charmante soirée que nous avons passée ». Comme il était temps de partir, le Roi nous accompagna à la porte du salon et demeura là, observant notre départ jusqu'à que nous ayons passé le troisième ou quatrième salon, me saluant de la main et souriant plaisamment. Cela est considéré comme le plus grand compliment que le Roi puisse faire à un visiteur, mais c'est plutôt embarrassant, car ça oblige quelqu'un à « avancer à reculons » - ce qui signifie faire sortir quelqu'un en marchant en arrière⁴.

Hier soir, je suis allé au bal de la Reine Mère. J'ai eu l'honneur de danser plusieurs polkas devant sa Majesté avec la jeune et charmante Comtesse de Casa Valencia, la fille d'un des chambellans de Sa Majesté. La Reine et la Reine Mère étaient assises sur un divan ou un trône ; le Roi occupait un fauteuil à la gauche de la Reine ; son père, sœurs et frère étaient assis à la droite de la Reine Mère. Autour de la royauté se trouvait un immense cercle de seigneurs et dames de la cour, tous debout. Le roi se leva et marcha lentement autour du grand salon, adressant un sourire à l'un, une gentille remarque à l'autre. En m'apercevant, il avança immédiatement vers moi et, après avoir fait quelques courtoises demandes sur mon état après les fatigues de la veille, répéta les compliments qu'il fut alors heureux de m'adresser. Tous les yeux étaient tournés vers moi, et mon triomphe –légitime– sur ceux qui m'avaient précédemment traité si froidement, fut complet. Le médecin en chef de la Reine Mère vint me trouver et me dit « Permettez-moi, monsieur, d'être le premier à vous féliciter pour votre remarquable succès d'hier soir. Sa Majesté, la Reine Mère, m'a confié que vous lui aviez infiniment plu, et qu'elle préférerait votre style de jeu, à celui même de Liszt, le pianiste qui avait alors été son grand favori.

³ Il s'agit très certainement d'une erreur du Daily Picayune. La version de la préface de Clara Gottschalk indique bien la Danse Ossianique.

⁴ Précision inutile et non mentionnée dans la version de Clara Gottschalk.

2. Triomphe au balcon

Lettre parue dans le Daily Picayune du 26 juillet 1852.

Cette lettre rend compte de la fête populaire et de l'excitation de Gottschalk après le triomphe qui a suivi un concert où il a exécuté son *Siège de Saragosse* pour 10 pianos.

Malheureusement, plusieurs mots sont effacés dans les éditions que nous avons pu trouver. Les mots incertains ou incomplets sont encadrés.

14 juin 1852, Calle de las Tres Cruces

Un autre triomphe, ma chère maman. J'en suis encore aujourd'hui à moitié retourné. Mon second concert a eu lieu hier soir au *Teatro del Principe*. La salle était remplie de gens en costume. Les ministres de la reine, en uniforme de cour, occupaient leur loge. Seule celle de la reine était vide car la famille royale est à Aranguez.

Le succès du concert fut vraiment sans précédent. Le *Bananier* a été bissé et j'ai été rappelé, *Souvenirs de Bellini* bissé, *la danse Ossianique*, idem, *le carnaval de Venise*, idem. Finalement, le moment est venu d'exécuter pour la première fois un morceau que j'avais composé pour dix pianos, et appelé le « *Siege de Saragosse* ». Je suis monté sur la scène, à la tête de mes dix jeunes aides de camp tous habillés de la même façon. Des applaudissements ont fusé de tous côtés.

Il faut que vous sachiez que le *Siege de Saragosse* est un des [moments] d'héroïsme national que le cœur espagnol chérit le plus.

La première partie du morceau fut fréquemment interrompue par des applaudissements enthousiastes. La seconde partie n'était pas encore terminée qu'elle était déjà bissée de tous côtés et, plus tard, pendant la troisième partie, quand tous les pianos donnèrent une forte et brillante marche triomphale de trompette et tambours, se produisit alors dans la salle comble ce qui me sembla un choc électrique. Tous se levèrent spontanément, homme et femme, avec un enthousiasme indescriptible, les ministres applaudissant avec plus de ferveur que n'importe qui d'autre. Finalement, le ministre de l'agriculture, incapable de réfréner son émotion, cria d'une voix forte, « Viva la Reina ! ». La clameur universelle qui suivit nous rendit presque sourd. A peine avions-nous terminé le morceau que nous avons été successivement rappelés trois fois et des cris de « Bis ! Bis ! » provenant de tous les coins nous forcèrent à jouer de nouveau le *concerto*. Il fut presque impossible à exécuter, tellement les applaudissements nous interrompaient fréquemment. Alors que les dernières notes étaient jouées, une splendide couronne de laurier, feuilles de chêne et fleurs, attachés par des rubans, me fut lancée avec cette inscription en or « A Gottschalk, le peuple de Madrid au concert du 13 juin 1852 ».

Mais, maintenant, je dois vous raconter des choses encore plus extraordinaires. Quand j'ai quitté le théâtre, j'ai trouvé un cortège de plus de 300 personnes apprêtées. Elles m'ont accompagné chez moi. Là, je trouvai un grand nombre des plus nobles dames de Madrid, qui nous furent présentées et qui me firent les compliments les plus beaux et les plus flatteurs.

Soudain, j'entendis sous ma fenêtre les premières mesures de ma « *Danse ossianique* ». J'ai regardé par la fenêtre et les balcons de toutes les maisons, aussi loin que je pouvais voir, étaient remplis de spectateurs, hommes, femmes et enfants. Je sortis sur le balcon et un immense « hurra ! » m'accueillit.

La rue était éclairée, et les deux fanfares militaires du régiment de la reine et de celui de la princesse, [établissant] un cercle devant ma résidence, jouèrent la « *Danse Ossianique* ». J'étais fou ! L'effet

était irrésistible. Imaginez deux admirables fanfares militaires en exercice, jouant ma composition favorite ; ajoutez à cela l'heure, une nuit et un ciel espagnols, l'éclairage, la foule de spectateurs enthousiastes, les dames brillamment vêtues qui m'entouraient, mes amis qui entraient chaque minute pour me congratuler.

Le bruit semble s'être rapidement répandu dans la ville qu'une grande sérénade était donnée en mon honneur, car toutes les rues avoisinantes se remplirent et furent encombrées de badauds. J'ai envoyé G_ au restaurant le plus proche « *cafetar* » qui nous a envoyé quelques gateaux et bols de punch. S'ensuivit une série de toasts. Mes appartements devinrent vite trop petits pour recevoir tous ceux qui voulaient entrer et beaucoup passèrent au balcon.

Ce fut un véritable [« *raout* »], dans tous les sens du terme. Les toasts se sont rapidement enchaînés et furent reçus par un millier de vivats ! par la foule dans la rue. Elle a alors commencé à me réclamer. Je devais encore apparaître sur le balcon et, à ma confusion, je me suis montré avec la couronne de lauriers sur ma tête. Quelqu'un l'y avait placée sans que je le sache, tellement mon excitation était grande. Mes bons amis, il est vrai, étaient encore plus ahuris que moi. G_ pleura véritablement de joie. Peut-être le punch, aussi, faisait son effet. Je pris finalement courage et fit un petit discours en espagnol qui ne fut pas si mauvais pour un premier effort, terminant par le toast suivant : « A mis [valientes] ayudantes de campo en el sito de Zaragoza ! (A mes vaillants aides de camp dans le siège de Saragosse). Cela augmenta encore l'enthousiasme général, qui était déjà à une température fiévreuse, et je fus attrapé et promené un peu partout pour être embrassé par l'assistance chaleureuse, qui me passait de l'un à l'autre comme si j'étais un enfant choyé. Je n'ai pas empêché les femmes de me traiter aussi affectueusement que les hommes mais cela ne fait rien dans ce pays où il n'y a pas de prudes. Je terminerai en indiquant cette chose agréable : le retour pécuniaire de ce concert fut aussi satisfaisant que les applaudissements.